

Freud embringué dans l'homosexualité féminine

*C'est le propre des observations de Freud
de nous laisser toujours beaucoup de clartés extraordinaires
même sur les points qui l'ont en quelque sorte lui-même dépassé².*

*L'être sexué ne s'autorise
que de lui-même [...]
et de quelques autres³.*

Il va être question de ladite « jeune homosexuelle » de Freud ; plus exactement, de l'échec de son analyse tel que Lacan tente d'en rendre compte dans son séminaire *L'angoisse*. Ce cas sert de pierre d'angle. En le discutant, Lacan souhaite démontrer que l'analyse peut être poussée au-delà du point où elle s'arrêtait avec Freud (le fameux « complexe de castration »). Il précise donc en quoi consistent les limites de l'analyse freudienne. Cette discussion a lieu en 1962-63, moment tournant de l'histoire de l'analyse en France : Lacan est « négocié », ses élèves sont interrogés, ses analysants sommés de rendre compte de sa pratique et parfois fermement invités à changer d'analyste. La sauvagerie de cette inquisition contraste avec la finesse de la problématisation lacanienne du cas.

Un des points clef se révélera être la fonction du fantasme dans l'exercice analytique (en l'occurrence un fantasme au lieu de l'analyste). À trop se centrer sur lui, on néglige la pulsion, autrement dit l'érotique analytique, l'expérience de l'analyse en tant qu'expérience érotique, que modification d'éros par éros. Méthodologiquement, *L'angoisse* restera notre fil directeur, le prisme avec lequel nous envisagerons le cas d'homosexualité féminine écrit par Freud.

I Homosexualité féminine et paternité : le cas de Freud⁴

Commençons pourtant par une excursion. Le texte de Freud est de 1920 ; dans cette période-là de sa vie, Freud est loin d'être neutre ni innocent concernant ce qu'il appelle, conformément à son temps, l'homosexualité féminine.

¹ Jean Allouch Psychanalyste

² Jacques Lacan, *La relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 105 (séminaire de l'année universitaire 1956-57 avait pour titre exact : *La relation d'objet et les structures freudiennes*).

³ Jacques Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, séance du 9 avril 1974.

⁴ Sigmund Freud, « Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », trad. de l'allemand sous la direction de Jean Laplanche, in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

Qui aura lu la biographie de Lou Andreas-Salomé ou encore celle d'Anna Freud⁵ aura sans doute été saisi par la façon dont Freud a beaucoup fait pour mettre ensemble, pour lier Lou et Anna (non pas « l'homme aux loups », mais « la fille à Lou »). Il aura plutôt bien réussi son opération en offrant une Lou à sa fille comme cette partenaire, à la fois mère (elle a l'âge de sa femme Martha), sœur aînée, copine, amie, confidente et collègue, qui allait préserver, encourager voire consolider, le souci qu'Anna avait de lui, Freud, le père. Freud ne manquait pas de perversité au sens que j'ai pu préciser à propos de son affaire avec Ferenczi⁶. Dans celle avec Lou et Anna, le bénéfice personnel qu'il tire de ses manipulations est patent. Au regard de cette aventure aujourd'hui assez connue, *l'homosexualité féminine apparaît notamment comme un lien érotique entre deux femmes dont le père recueille les bénéfices*, particulièrement par le soin qu'elles ont de lui. C'est le début du cancer de Freud et aussi le moment où il pense à confier à quelqu'un d'autre qu'à Jung, et ce sera sa fille, l'avenir de ce qui est désormais un établissement freudien. Mais ce soin de lui est aussi à entendre dans un sens plus radical, non pas comme soin de ses bobos, petits ou majeurs, mais comme soin de ce qu'il est comme figure paternelle, de la même façon qu'on traite soigneusement une précieuse potiche.

Freud ne méconnaît pas radicalement sa responsabilité dans ce ménage à trois. Dans un passage censuré de sa correspondance avec Lou, il dit son inquiétude de l'immaturation d'Anna mais aussi (ce qu'il croit être) sa responsabilité dans l'inhibition dont elle souffre à l'endroit des hommes⁷. Ce qui n'empêche pas ses manipulations puisque déjà cet aveu en fait partie. Autre exemple : les deux femmes sont admises le même jour comme membres de la Société viennoise de psychanalyse. Or il a fallu pour cela faire une exception à la règle (Lou étant physiquement absente), ce qui montre que le groupe analytique était aussi sollicité dans la mise en place semi-publique de cette homosexualité, donc interrogé s'il la cautionnait. Ce que fit, d'ailleurs, Eitingon sans broncher, par exemple en les logeant tous trois, Sigmund, Anna et Lou, au même hôtel lors du congrès de Berlin en septembre 1922⁸. S'il existe aujourd'hui deux champs bien distingués, le champ freudien et le champ gay et lesbien⁹, encore faut-il noter qu'en mettant une lesbienne à la tête de l'IPA, Freud choisissait plutôt le second que le premier, et ceci jette un nouvel éclairage sur l'érotique de la controverse Anna Freud / Mélanie Klein.

⁵ Stéphane Michaud, *Lou Andreas-Salomé, L'alliée de la vie*, Paris, Seuil, mars 2000. E. Young-Bruehl, *Anna Freud*, trad. de J.-P. Ricard, Paris, Payot, 1991.

⁶ Jean Allouch, « Sincérités libertines » *Études freudiennes*, n° 34, Paris, septembre 1993, p. 205-224. Repris dans *La psychanalyse : une érotologie de passage*, Cahiers de L'Unebèvue, Paris, EPEL, 1998.

⁷ S. Michaud, *op. cit.*, p. 276.

⁸ *Ibid.*, p. 277.

⁹ Cf. Jean Allouch, *Le sexe du maître, L'érotisme d'après Lacan*, Paris, Exils, 2001, où il est montré que le trait distinctif de ces deux champs n'est pas l'érotologie (commune au contraire), mais le symptôme.

« Lou, écrit son biographe Michaud, comprend que la question ne se pose plus [après que le cancer de Freud se soit déclaré] : la place d'Anna est plus que jamais auprès de son père¹⁰ ». Michaud écrit encore que

Lou a beau être un guide en qui Anna a toute confiance, et auprès de laquelle [sic !] elle s'épanche par lettres sans censure aucune, Freud garde la dernière main¹¹.

Il reprend, d'ailleurs, sa fille en analyse. Lou entérine cette décision, assurant que le fruit de l'analyse ne saurait être qu'un amour accru d'Anna pour son père, un amour « ailé », ce qui ne désigne rien d'autre que cet amour que décrit Platon dans le *Phèdre* – et nous voyons ici l'étroite solidarité entre cette pratique de l'analyse et les déclarations théoriques tardives et régressives de Freud selon lesquelles la psychanalyse redécouvre l'amour tel qu'en parlait « le divin Platon ». Les liens de cette partie familiale (Lou est intégrée, à Vienne, elle dort chez les Freud) avec les avancées dites théoriques sont en effet étroits. La découverte d'un stade phallique chez la fille ne serait rien d'autre que la réponse, dans son analyse, de la bergère Anna au berger Freud¹². Freud raconte à Lou de comment est montée la libido d'Anna, il lit à Anna les réponses de Lou, mais garde, à l'occasion, certaines lettres pour lui – ce qui signe la manipulation.

On est apparemment bien loin d'un certain lesbianisme actuel censé contester le phallocentrisme, la famille, le Nom-du-Père et tutti quanti. Et rien d'ailleurs ne nous autorise à généraliser cette configuration, à dire que le lesbianisme actuel est, pareillement, centré sur le père.

En revanche, il est important d'avoir ceci à l'esprit pour saisir comment Freud va rater cette analyse qui s'engage sur la base suivante : un père qui, contrairement à Freud, pâtit dans sa réputation de l'homosexualité de sa fille, ou qui, en tout cas, déclare en pâtir et se comporte comme si c'était vrai. Freud aura réussi, lui, à n'en pas trop pâtir (encore qu'on sache encore assez mal comment ses élèves ont diversement réagi à l'homosexualité d'Anna), et ce trait – disons son « empathie » – représente un bon abord de sa perversité.

Ce père demande donc à Freud qu'il ramène sa fille dans la norme hétérosexuelle¹³, but du traitement que Freud accepte apparemment sans sourciller (même s'il fait part de ses réserves quant au résultat effectif). S'instaure alors un curieux chassé-croisé entre ce père et Freud, tous deux confrontés à l'homosexualité d'une fille. Tandis que Freud encourage cette homosexualité, le père qui le consulte, lui, la déplore. Chacun donne la priorité à un élément

¹⁰ S. Michaud, *op. cit.*, p. 278.

¹¹ *Ibid.*, p. 280. Le biographe, dont la plume n'est pourtant jamais vacillante, est manifestement lui aussi concerné par cette homosexualité, jusqu'à en négliger sa grammaire.

¹² *Ibid.*, p. 282. Michaud cite un article de Gérard Bonnet : « Voir être vue. La part du père dans l'accès de la fille à la féminité », in J. Schaeffer, M. Cournut-Janin, S. Faure-Pragier, Fl. Guignard, *Clés pour le féminin. Femme, mère, amante et fille*, Paris, PUF, 1999.

¹³ « [...] les parents se tournèrent vers le médecin et lui confièrent la tâche de ramener leur fille dans la norme ». S. Freud, *op. cit.*, p. 247. D'aucuns, aujourd'hui, auraient plus de retenue à formuler pareille demande.

différent du problème, et chacun sacrifie une donnée différente : Freud, discrètement, sacrifiera la mauvaise réputation et empêchera les bénéfices qui reviennent au père ; à l'inverse, le père qui le consulte choisit (tout au moins est-ce là sa demande) de sacrifier ces bénéfices (ceux qu'on peut lui supposer dans la problématique freudienne de l'homosexualité féminine) de façon à défendre sa réputation. Il y a donc deux questions, elles aussi symétriques, que Freud ne pose pas : il ne se demande pas quel bénéfice (malgré ses plaintes manifestes), ce père qui le consulte pourrait tirer de l'homosexualité de sa fille ; et pas non plus s'il a raison, lui, de sacrifier sa réputation, ni quel de prix ce sacrifice sera payé et par qui.

On peut, de là, mieux saisir ce que Freud concevait comme étant la paternité. On le peut à partir du trait commun à la position pourtant différente de ces deux pères, l'un consultant, l'autre consulté. Ce trait peut se dire ainsi : *chez le père* (quant il s'agit du père), *la demande, la sienne, vaut loi*. Il s'agit d'une définition susceptible d'être confirmée ou récusée. *Le père est celui chez qui la demande vaut loi*. Une telle position ne peut être que d'exception. La paternité serait ce lieu *unique* d'annulation de l'écart, de la différence, de la distance de la demande et du désir. En effet *Freud entérine la demande de ce père exactement comme il se refuse à mettre en question sa propre demande* (à Anna, à Lou et à quelques autres). Dans les deux cas, la demande du père doit avoir le premier et le dernier mot. L'on peut apercevoir par là comment, derrière la figure du père, celle du maître montre le bout de son nez.

Cette clef explique un certain nombre de choses, à commencer par le fameux scandale du père séducteur, qui n'est un père scandaleux que parce qu'il apparaît alors comme demandant autre chose, comme engagé, de par ses manœuvres séductrices, dans les circuits de la demande. Or, il ne le peut pas, en tant que père. En tant que père, sa demande est bloquée, figée, fixée ; elle ne peut que se déployer, insister, enfoncer son clou, elle ne peut en aucune façon tourner, virer (au sens chimique), se formuler comme demande d'autre chose, et donc comme une autre demande. Le scandale n'est donc pas tant que le père séducteur séduise, pas tant le tort qu'il porte à l'enfant en l'érotisant ; le scandale tient dans le fait qu'en séduisant il se destitue comme père, qu'il renonce à sa père-version (alors qu'on le dit pervers, ce qui est un contresens complet). Autrement dit : *le père séducteur n'existe pas*. Ou encore : *il n'y a pas de père séducteur*. Un « père séducteur » ek-siste comme père, se tient hors de soi, hors de son soi paternel. Le scandale et peut-être le traumatisme de la prétendue séduction par le père est donc dans l'équation elle aussi toute simple : *père séducteur = plus de père*.

Ceci explique aussi pourquoi Freud ne put questionner la demande de ce père de la jeune homosexuelle, ce qui eût pourtant été logique puisque la demande d'analyse venait de lui. C'est que la questionner l'aurait *ipso facto* destitué comme père. Un père, dans le judaïsme et le christianisme, est toujours *le* père (ce que négligeait la distinction « lacanienne », un temps

promue, *des* pères symbolique, imaginaire et réel). Un père, ça n'a pas d'alter ego¹⁴, trait par où le père se différencie d'un homme, n'est pas un homme, car un homme ça a des alter ego. En se séparant de son ami Fliess, Freud avait non seulement renoncé à son alter ego par excellence, mais renoncé, du même coup, à l'amitié, chassant à jamais loin de lui la possibilité d'avoir quelque alter ego que ce soit. Il ne pouvait donc pas se positionner comme un alter ego de ce père qui lui demandait son aide. Finalement, en ne questionnant pas sa demande, il imputait d'emblée à ce père sa propre version de la paternité. Sauf qu'ils étaient deux à incarner cette version, ce qui ne se pouvait pas, et ceci, nous allons le voir, va s'avérer déterminant dans sa conduite de cette cure ou non-cure.

Comment Lacan envisage-t-il le problème dans *L'angoisse* ?

II Limites de l'analyse avec Freud

Il est question de la jeune homosexuelle les 16 et 23 janvier 1963, soit tout de suite après l'invention de l'objet petit a le 9 janvier 1963¹⁵. L'interrogation théorique est en pleine effervescence, car il s'ensuit de cette invention que Lacan doit revisiter à nouveaux frais chacun des problèmes répertoriés au champ freudien.

Le premier problème traité un peu longuement dès lors que Lacan a épinglé l'objet petit a comme une pure lettre, est celui de l'acte sexuel. Vient en second, le transfert qui, dès ce 9 janvier, fait l'objet d'une remarque discrètement rectificatrice par rapport aux propositions et positions du séminaire *Le transfert...* Il y a lieu d'ici citer cette remarque à cause du fait suivant : *le cas de la jeune homosexuelle est celui élu par Lacan pour dire quelle nouvelle conception du transfert résulte de l'invention de l'objet petit a*. Il ne choisit pas Dora, comme on pouvait s'y attendre au su de ses publications antérieures¹⁶ ; non, il choisit la jeune homosexuelle. À charge pour nous de dire pourquoi. Car nous ne pouvons pas nous contenter de la réponse que Lacan lui-même proposait en conclusion de la séance du 16 janvier 1963, même si cette réponse est exacte, à savoir que ce cas est spécialement susceptible de lui permettre de faire valoir la fonction de l'objet petit a dans le transfert et d'ainsi montrer comment l'analyse peut être poussée au-delà du « complexe de castration » pris comme une butée. La question n'est pas en effet de désigner un pur au-delà, ou la simple possibilité d'un tel au-delà, mais de repérer, avec quelque précision, de quoi est fait cet au-delà et à quelles conditions, dans l'analyse, l'on pourrait y accéder.

¹⁴ Et pas non plus cet alter ego que serait son propre père, situation dont Pierre Bergounioux, dans *L'orphelin*, a parfaitement montré comment les deux guerres mondiales l'avaient mise à nu.

¹⁵ Pour l'étayage de cette affirmation cf. J. Allouch, *La psychanalyse : une érotologie de passage*, op. cit.

¹⁶ Jacques Lacan, « Intervention sur le transfert » (1951), in *Écrits*, Paris, Seuil, 1966 (curieusement, ce texte disparaît de la version poche des *Écrits*).

Comme pour « l'homme aux cervelles fraîches »¹⁷ la casuistique est prise dans l'avancée de la théorie, c'est-à-dire dans les bagarres théoriques en cours, dans la mise en œuvre par Lacan d'une politique de la théorie.

Lacan donc, juste après l'historique 9 janvier 1963, prend ses distances avec son séminaire *Le transfert...* Voici

J'y ai dit bien des choses, certainement sous une forme qui était celle qui était la plus appropriée [sic ! On n'est jamais si bien servi..., etc.], c'est-à-dire sous une forme en partie voilée.

Puis, après avoir ironisé sur le travail de Daniel Lagache « Besoin de répétition, répétition du besoin », ce qui remplit la fonction rhétorique de voiler partiellement que le pas qu'il va faire ne consiste pas seulement à se démarquer de Lagache mais aussi de son propre séminaire *Le transfert...*, il poursuit :

[...] la référence au transfert, à la limiter uniquement aux effets de répétition, aux effets de reproduction, est quelque chose qui mériterait tout à fait d'être étendu, et que la dimension synchronique risque – à force d'insister sur l'élément historique, sur l'élément répétition du vécu – risque, en tout cas, risque de laisser de côté toute une dimension non moins importante, qui est précisément ce qui peut apparaître, ce qui est inclus, latent, dans la position de l'analyste, par quoi gît, dans l'espace qui le détermine, la fonction de l'objet partiel¹⁸.

La transcription de l'Association freudienne a corrigé (sans le signaler) la sténotypie :

[...] par quoi gît, dans l'espace qu'il détermine, la fonction de l'objet partiel.

Il s'agit, crois-je, d'une erreur, et qui signe une certaine position dans l'analyse, laquelle revient à ramener l'analyste au statut de maître. Car ce n'est pas l'analyste qui « détermine » l'espace analytique où « gît » l'objet partiel. C'est, bien plutôt, parce que cet objet « gît » dans cet espace (une page plus loin, Lacan parlera de l'analyse comme d'un « espace ou champ de l'objet partiel ») que cet objet pourra être dit « inclus, latent dans la position de l'analyste ».

Il y a, notons-le ici, une question concernant l'espace analytique, au point que ces deux mots ont fait titre d'un ouvrage (signé Serge Viderman, paru en 1970) qui eut un certain retentissement. Cette question est très présente chez Lacan, ce qui ne contredit en rien son positionnement de l'analyse en tant qu'érotologie¹⁹, comme le montre déjà le fait que, voulant situer l'œuvre de Sade, une de ses lectrices les plus pertinentes, Annie Le Brun, écrira que Sade a inventé non pas une philosophie, ni un discours, ni une écriture mais un espace²⁰.

Les choses les plus importantes avancées par Lacan tiennent souvent en un mot, un mot qui, en règle, saute dans les résumés et autres manuels lacaniens. Ici, l'on ne peut qu'être surpris par le « gît ». L'objet partiel serait, dans l'espace analytique, quelque chose comme un gisant.

¹⁷ On pourra lire, sur le site *Acheronta*, ma discussion avec Jorge Baños Orellana sur le cas de « l'homme aux cervelles fraîches ».

¹⁸ J. Lacan, *L'angoisse*, séance du 9 janvier 1963, sténo, p. 21 (numérotation continue : p. 170), transcription AF (Association Freudienne) p. 92.

¹⁹ Jean Allouch, *La psychanalyse, une érotologie de passage*, op. cit.

²⁰ Annie Le Brun, *Les châteaux de la subversion*, folio essais, Paris, Pauvert, 1982, p. 57.

Ce que confirme ce qui vient tout de suite après, repris du séminaire *Le transfert...*, la métaphore (alchimiste ?) de la main qui se tend vers la bûche : au moment de l'atteindre, cette bûche s'enflamme, et y apparaît une autre main tendue vers la première. En évoquant ceci nous ne sommes pas en train de quitter le cas de la jeune homosexuelle ; nous sommes, au contraire, à la pointe même de ce cas, sauf que cette pointe en constitue exactement l'envers. En effet Lacan va bientôt opposer deux événements : d'une part cette main qui surgit de la bûche et se tend, d'autre part le « laisser tomber » de la jeune homosexuelle.

Cette métaphore de la bûche dit, encore autrement qu'avec l'allusion à l'objet partiel gisant, quel serait le statut de cet objet partiel dans l'espace analytique. Quelque chose comme une braise pas tout à fait éteinte, et susceptible de s'enflammer si sont réunies certaines conditions. Prolongeons un peu cette métaphore. Que se passe-t-il quand une braise pas tout à fait éteinte s'enflamme ? Elle se consume, elle enflamme, éventuellement, d'autres braises (éteintes ou pas), et surtout elle perd son statut de feu en puissance ; finalement elle n'occupera plus son lieu, elle n'y sera plus présente puisque le feu – disons-le ainsi – l'aura transformée de gisante en cendres. Et l'on voit que l'espace où ceci se joue est celui de « l'entre-deux-morts ».

Lacan peut maintenant dire les limites de l'analyse telle que la pratiquait Freud ; il peut dire quel fut le « ressort » d'un certain « échec » de Freud. Freud

[...] restait, pour son analysé le siège, le lieu de cet objet partiel²¹.

III Où Lacan fait retour sur le passage à l'acte de la jeune homosexuelle

Évidemment, Lacan ne pourra se contenter d'avancer une chose aussi énorme, ceci dans le contexte de tension politique ci-dessus évoqué, sans, également, le montrer. Il va donc, dès la séance suivante, revisiter le cas de la jeune homosexuelle avec ce souci d'y repérer en quoi consista l'échec, et donc la limite de Freud. Et ceci va le conduire à situer autrement qu'il ne l'avait fait dans le passé, le *niederkommen*, le fameux « laisser tomber » du passage à l'acte dont il produit un nouveau récit :

La jeune fille en compagnie de sa bien-aimée [Lacan vient d'identifier son rapport à elle comme amour courtois, la mauvaise réputation de la dame y ajoutant un souhait de la sauver], nous dit-on, croise sur le chemin du bureau du père en question, ce père qui lui jette un regard irrité. La scène dès lors se passe très vite. La personne pour qui, sans doute, cette aventure n'est qu'un divertissement assez obscur et qui commence manifestement à en avoir assez et qui ne veut pas, sans doute, s'opposer [« s'exposer » corrige justement AF, sans doute un merveilleux lapsus de la sténotypiste] à de grandes difficultés, dit à la jeune fille que cela a assez duré, et qu'on s'en tienne là désormais, qu'elle cesse de lui envoyer comme elle le fait tous les jours, des fleurs sans compter, <de> s'attacher étroitement à ses pas, et là-dessus, la fille immédiatement se balance par-dessus un endroit [...] un petit fossé au fond duquel il y a des rails pour un petit chemin de fer qui, maintenant, ne marche plus, c'est [de ajoute AF, ce qui ne résout pas le problème] là que la fille se balance, *niederkommt*, se laisse tomber.

²¹ J. Lacan, *L'angoisse*, séance du 9 janvier 1963, p. 23 (172), p. 92.

Il y a plusieurs choses à dire à propos de ce *niederkommen*, si je l'introduis ici c'est parce que c'est un acte dont il ne suffit pas de dire, de rappeler l'analogie avec le sens de *niederkommen* dans le fait de l'accouchement pour en épuiser le sens, ce *niederkommen* est essentiel à toute subite mise en rapport du sujet avec ce qu'il est comme petit a²².

Lacan prend ici ses distances avec une lecture antérieure²³ où il avait situé le geste de la jeune fille comme un « acte symbolique » en relevant le sens d'accouchement du *niederkommen*, un sens que Freud met explicitement en jeu dans son interprétation de cette tentative de suicide, selon lui à la fois un « accomplissement de punition » (*Straferfüllung*) et un « accomplissement de désir » (*Wunscherfüllung*), celui « d'avoir un enfant de son père²⁴ ». En janvier 1963, l'accent se déplace. Il ne s'agit plus de référer ce passage à l'acte à un fantasme d'accouchement, il ne s'agit plus tant de sa valeur que je dirai expressive (« Qu'est-ce que ça dit ? » ou « Qu'est-ce que ça manifeste ? ») ; il s'agit d'établir les coordonnées doctrinales d'un *fait de structure*, à savoir l'impossibilité comme telle de toute « subite mise en rapport du sujet avec ce qu'il est comme petit a ». Ici, le sujet est mis en rapport avec le regard « irrité » du père (*dixit* Lacan qui, le 9 janvier 1957, l'avait dit « flambant », ce qui nous renvoie à la bûche dont il a été question, la traduction française rendant, elle, *zornigen Blick* par : « furieux ») un regard « lancé » par le père, un peu comme un obus, suivi du rejet de l'aimée. Il s'agit donc de ce même regard auprès duquel l'acting-out, à savoir l'amour courtois, avait valeur de monstration.

Freud considérait que ce geste était une tentative de suicide sérieuse (il le répète deux fois). Précisons ce qui le provoqua, car on ne voit pas bien, si déjà l'acting-out s'adressait au regard potentiellement irrité du père, comment le passage à l'acte s'en différencie. L'acting-out, en tant que provocation du père, *jouait* avec son regard, impliquait un montrer/cacher, un voiler/dévoiler. La fille se promenait, avec sa Dame, dans la proximité du bureau du père, elle flirtait avec la rencontre *possible* du regard du père, à se faire peur avec le regard du père, un peu comme l'on gratouille une plaie sans jamais pourtant aller au-delà d'un certain degré de douleur ni d'aggravation de la plaie. Le 9 janvier 1957, Lacan parlait de « son attitude de doux flirt avec le danger²⁵ ». Or voici que cette rencontre devient *réelle*. Il ne s'agit plus de montrer/cacher, mais de quelque chose qui est bel et bien vu, il s'agit d'un instant de voir, et signé comme tel puisque ce regard est immédiatement qualifié d'« irrité ».

Un peu comme le font les mathématiciens, raisonnons par l'absurde. Si le père avait été un analyste, dans cette circonstance, il n'aurait pas offert à sa fille un tel regard, il lui aurait présenté, au contraire, un regard qui ne voyait rien, et là les suites auraient été très différentes. Que se serait-il passé ? La voie aurait été ouverte pour que la fille se rende compte que ce regard irrité n'était pas tant celui de son père que le sien, celui qu'elle jetait, sans le savoir, sur

²² *Ibid.*, séance du 16 janvier 1963, p. 23-24 (202-203), p. 108-109.

²³ J. Lacan, *La relation d'objet*, *op. cit.*, p. 106.

²⁴ S. Freud, *op. cit.*, p. 260-261.

²⁵ J. Lacan, *La relation d'objet*, *op. cit.*, p. 104.

son aventure avec la Dame ; moyennant quoi l'inévitable rupture avec cette Dame aurait pris un tout autre tour, elle aurait pu, elle, la jeune fille, quitter la Dame. Au contraire, le regard irrité du père n'eut absolument pas cet effet : la Dame sera plus gentille encore avec elle après le passage à l'acte, lu par elle comme une preuve d'amour²⁶.

Le passage à l'acte intervient comme une réaction ou mieux, comme une solution de cette mise en rapport, de cette confrontation directe, frontale, du tableau de l'amour (la fille courtisant sa Dame) et du regard présent du père. Il y a nécessité absolue, impérative, immédiate, incoercible que cesse cette mise en rapport. On peut imaginer que la fille aurait pu s'évanouir. Ce n'est pourtant pas ce qui eut lieu, et c'est ce qui va se produire par la suite avec ce *niederkommen* qui va nous aider à repérer pourquoi ce passage à l'acte eut cette forme et non pas celle d'un évanouissement.

Nous pouvons parler d'un *fait de structure* en ce sens que la configuration des choses se présente subitement d'une façon telle qu'est atteint un point qui ne peut en aucune façon être maintenu dans la durée. Lacan parlait donc à ce propos de l'impossibilité comme telle de toute « subite mise en rapport du sujet avec ce qu'il est comme petit a ». Mais mise en rapport de quoi ? Que veut dire, en l'occurrence, le sujet ? Quel est-il ? Où est-il ? Il est dans sa monstration, dans l'acting-out. Il est dans ce tableau, offert au regard du père, de la jeune fille avec sa Dame. Il est, plus précisément encore, dans ce dont ce tableau est porteur, à savoir du don du phallus à la Dame, d'un phallus qui n'est pas négativé, qui, au contraire, s'écrit Φ (et non pas, comme sur le « graphe de l'amourir²⁷ », $-\varphi$). $-\varphi$ écrit la valeur de petit a au niveau phallique. Le 23 janvier 1957 déjà, Lacan avait nommé Φ « pénis symbolique ». La notation $-\varphi$ signe que petit a n'a de valeur à ce niveau libidinal (point sommet du graphe de l'amourir) qu'en négativant le phallus – toute la théorie lacanienne de ce qui se passe dans la (non)relation sexuelle repose sur ce point. Ici, au contraire, le phallus est positif et c'est ce fait qui rend insoutenable la subite mise en rapport de ce Φ avec petit a, le regard du père.

Autrement dit (et dit en des termes qui n'ont pas encore cours chez Lacan en 1963), s'il existait un rapport sexuel, rien ne serait plus approchant de ce rapport que la scène dont il faut absolument que la fille sorte, que cette mise en équivalence de petit a et de Φ . Car ce regard du père *est* le tableau qu'il voit, de même que le tableau présenté *est* le regard du père.

²⁶ « Cette tentative de suicide indubitablement sérieuse lui valut de garder le lit pendant une longue période, mais par bonheur il ne lui en resta rien de grave. Après sa guérison, elle trouva la situation plus conforme à ses désirs qu'auparavant. Ses parents n'osaient plus s'opposer à elle d'une manière aussi tranchante et la dame, qui jusqu'alors avait sèchement décliné ses avances, fut touchée par une preuve aussi indiscutable de passion sérieuse et se mit à la traiter d'une manière plus amicale ». S. Freud, *op. cit.*, p. 246-247.

²⁷ Ces guillemets résultent de la persistante méconnaissance de ce que Lacan appelait pourtant son « second graphe ».

IV Quand le désir est la loi, ça ne va pas

On aime à dire, chez les lacaniens, que, selon Lacan, le désir est la loi. Ce n'est pas faux, mais encore faut-il saisir que les deux termes ne sont pas d'un même ordre, que c'est au contraire leur disparité qui donne son prix à cette formule et que, surtout, quand le désir est la loi, c'est le sujet qui est floué, qui ne s'y retrouve pas, qui même ne saurait, en aucune façon s'y retrouver. C'est ce à quoi, exemplairement nous allons avoir affaire ici.

Quelques instants avant de convoquer le cas de la jeune homosexuelle le 16 janvier 1963, Lacan vient de revisiter l'Œdipe. Je cite :

[...] j'ai dit (ceci a retenu l'oreille d'un de mes auditeurs), j'ai dit, il y a deux leçons ceci que le désir et la loi étaient la même chose. C'est pour autant et en ce sens que le désir et la loi ont leur objet commun. Il ne suffit donc pas, ici, de se donner à soi-même le réconfort qu'ils sont, l'un par rapport à l'autre, comme les deux côtés de la muraille, c'est faire trop bon marché de la difficulté, [...]

On l'entend, il y a une difficulté liée à cet énoncé canonique. Si désir et loi étaient une muraille, avec ses deux côtés, il n'y aurait pas d'objet commun, désir et loi seraient un même objet, à savoir cette muraille. Poursuivons la citation :

Et, pour aller droit au point qui vous le fait sentir, je dirai que ce n'est pas pour autre chose que de le faire sentir que vaut le mythe central qui a permis à la psychanalyse de démarrer, qui est le mythe d'Œdipe.

Le mythe de l'Œdipe ne veut pas dire autre chose, c'est qu'à l'origine [je souligne, il s'agit de quelque chose ayant une certaine temporalité, et non pas de l'essence du désir et de la loi] le désir, le désir du père et la loi ne sont qu'une seule et même chose, et que le rapport de la loi au désir est si étroit que seule la fonction de la loi trace le chemin du désir, que le désir, en tant que désir de la mère [une équivoque, tout de suite corrigée] pour la mère est identique à la fonction de la loi. C'est en tant que la loi l'interdit qu'elle l'impose (de la désirer), car après tout, la mère n'est pas en soi l'objet le plus désirable. Si tout s'organise autour de ce désir de la mère, si c'est à partir de là que se pose <que> la femme que l'on doit préférer, car c'est de cela qu'il s'agit, soit autre que la mère, qu'est-ce que ça veut dire, sinon qu'un commandement s'impose, s'introduit dans la structure même du désir, que, pour tout dire, on désire au commandement. Qu'est-ce que tout le mythe de l'Œdipe veut dire, sinon que le désir du père est cela qui a fait la loi ²⁸?

On désire au commandement, *sauf que* le commandement en question interdit l'accès à l'objet, à cet objet commun du désir et de la loi. Le commandement à la fois constitue et interdit cet objet. D'aucuns ne reculeraient pas à parler d'un *double bind*, voire du *double bind œdipien*. Et c'est pourquoi l'affaire ne peut qu'être temporalisée ; prise en tant que telle et localement, elle est purement et simplement une insoutenable impasse. L'identité du désir et de la loi est la formule d'une impasse. Et sans doute en cela l'Œdipe (Lacan en parlant non comme un complexe mais comme un mythe) pourrait-il avoir une fonction d'engendrement.

Nous retrouvons ici notre père défini au niveau de la demande. Car qu'est-ce, en effet, que le désir du père, sinon le nom de cette demande verrouillée que je disais ? On ne voit pas comment, à le prendre autrement, ce désir du père pourrait fonctionner comme

²⁸ J. Lacan, *L'angoisse*, séance du 16 janvier 1963, p. 15-16 (194-195), p. 105.

commandement. Un commandement, en tant que commandement, ça ne se prête pas à être reformulé. Imaginons la scène : un capitaine, face au bataillon au garde-à-vous, hurle :

— « Rompez »,

et, au lieu de s'exécuter, une voix s'élève du bataillon pour lui répondre :

— « Voulez vous bien, mon capitaine, reformuler autrement votre demande ».

C'est tout l'ordre militaire qui serait remis en question. Il n'y aurait plus d'armée, comme il n'y aura bientôt plus, pour l'enfant œdipien désirant sa mère au commandement du père, plus d'Œdipe, et, selon la logique oedipienne elle-même, ...plus de père.

Nous pouvons, de là, entendre les remarques de Lacan concernant l'acting-out et le passage à l'acte de la jeune homosexuelle. En quoi consiste l'acting-out ? La fille, dit Lacan,

va faire de sa castration de femme ce que fait le chevalier à l'endroit de sa dame, à qui, précisément, il offre le sacrifice ses prérogatives viriles pour en faire, elle, le support de ce qui est lié dans le rapport d'une inversion à ce sacrifice même, à savoir la mise en place du manque, justement de ce qui manque au champ de l'Autre, à savoir sa garantie suprême, ceci que la loi est bel et bien le désir du père, qu'on en est sûr, qu'il y a une loi du père, qu'il y a un phallus absolu²⁹.

Rien de plus antiœdipe que cette déclaration ! L'acting-out est réel, l'amour de la fille pour la Dame est réel en ce sens qu'il est impossible de s'en remettre à la loi du père pour faire du manque la garantie de l'Autre. Toute cette phrase bascule sur « ceci que », tout l'acting-out se trouve condensé en ce « ceci que ». Le manque, mis en place avec l'amour courtois de la Dame (la fille lui donne Φ , ce qu'elle n'a pas), *correspond*, co-répond, à la loi, au désir du père. Et c'est précisément cette correspondance qui fait problème, qui fait que le manque ne peut fonctionner comme garantie de l'Autre, que l'Autre n'est pas barré.

Lacan prête alors sa voix et ses mots à la jeune fille :

Sans doute ressentiment et vengeance sont-ils décisifs dans le rapport de cette fille à son père. Le ressentiment et la vengeance sont cela : cette loi, ce phallus suprême, « voici où je le place. C'est elle qui est ma dame, et puisque je ne peux pas être ta femme soumise et moi ton objet, je suis celui qui soutient, qui crée ce rapport idéalisé de ce qui est de moi-même insuffisance, ce qui a été repoussé».

Cette déclaration de la jeune fille parlée par Lacan ne colle pas. Faut-il supposer un lapsus de Lacan disant « et moi ton objet » alors qu'il aurait voulu dire « et toi mon objet » ? AF n'a pas proposé une telle correction, se contentant de reprendre la phrase insensée de la sténotypiste, ce qui plaide en faveur d'un lapsus.

Tout ceci, ajoute-t-il, tient au niveau du regard du père. La fille se venge du père en poussant le plus loin possible et de la meilleure façon possible la réalisation de ce que Lacan nommera plus tard la père-version. Elle la lui renvoie en miroir et comme en pleine figure. L'acting-out présente une face monstrative, c'est une leçon donnée en acte, du genre de celles qu'aimaient offrir les cyniques grecs. Sauf que, dans ce cas-ci, il était essentiel, nécessaire, que la leçon ne fût pas véritablement reçue, autrement dit que la scène ne fût pas par le père regardée.

²⁹ *Ibid.*, p. 25-26 (204-205), p. 109-110.

Pourquoi ? Parce qu'en se fixant ainsi sur la *loi-désir* du père, la fille négligeait sa propre castration, étant prise dans le piège qui faisait équivalents son désir à elle et la loi du père. Qu'elle rencontre effectivement ce regard, et cette équivalence est établie. Or elle ne le peut, car le manque comme garantie de l'Autre se trouve évacué dans cette équivalence, son désir s'en trouvant, du coup, floué, réduit à une demande, ce qui ne saurait lui convenir.

Voici donc le passage à l'acte, dont la condition de possibilité fut, notons-le, l'*acting-out*. Lacan déclare :

Ce qui vient à ce moment-là au sujet, c'est son identification absolue à ce a à quoi elle se réduit, la confrontation de ce désir du père sur lequel tout dans sa conduite est construit, avec cette loi, qui se présentifie dans le regard du père, c'est ceci par quoi elle se sent définitivement identifiée et du même coup rejetée, déjetée hors de la scène.

Et ce serait donc ce que « réalise » le « laisser tomber ». Elle se laisse tomber parce qu'il est exclu que « se » soit laissé tomber, c'est-à-dire réalisé au niveau de ce que Lacan appelle une « identification absolue avec ce a à quoi elle se réduit ». Autrement dit, *elle ne saurait être ce que pourtant tout l'acting-out était fait pour signifier qu'elle était*, à savoir ce regard du père.

V Raison d'un échec de l'analyse avec Freud

À partir de là, comment Lacan va-t-il situer l'analyse de cette jeune fille avec Freud ?

Faisons une autre brève excursion en 1957. Dès cette date, Lacan discutait, de façon critique, en quoi Freud avait raté l'analyse de ce cas. Freud, selon lui, ne sut pas distinguer le transfert imaginaire du transfert symbolique³⁰, et l'on voit donc ici concrètement, si Lacan devait avoir raison sur cette distinction, comment le freudo-lacanisme, en ne prenant pas clairement parti en faveur du paradigme R. S. I., peut passer à côté d'une pratique analytique mieux ajustée aux problèmes que pose cette pratique. En quoi consiste cette non-distinction, chez Freud, du transfert symbolique et du transfert imaginaire ? Il s'agit des rêves « trompeurs » qu'adresse à Freud sa jeune patiente, rêves où elle se voit comme tout son entourage désire la voir, mariée, avec enfants, fidèle, heureuse, honorant père et mère, bref, normée. Freud, nous verrons sur quelle base, flaire la tromperie. Lacan ne la nie pas, mais propose, en quelque sorte à Freud, de négliger cette donnée, de fermer les yeux sur elle (mais cette abstention serait plutôt une manière de l'accueillir pour ce qu'elle est), et de se centrer sur le texte de ces rêves³¹, autrement dit sur le transfert symbolique et non pas sur la relation imaginaire entre lui en position paternelle et cette fille qui, selon lui, et sans doute a-t-il raison, le provoque de la même façon qu'elle provoquait son père. Freud le lui fait remarquer, et ce fut son erreur (dire une vérité peut parfaitement être une erreur, pas seulement en psychanalyse), car, avec sa

³⁰ J. Lacan, *La relation d'objet*, op. cit., p. 135.

³¹ Que Freud ne nous donne malheureusement pas, un fait qui contraste vivement avec les premiers cas publiés par lui ; il n'y a pas, grave lacune, un seul mot de cette patiente dans l'article de Freud et ceci à soi seul signe, confirme l'accent mis par Freud sur le « transfert imaginaire ».

remarque, il durcit et casse la chose. Ce fut en effet précisément pour avoir donné du poids à ce transfert imaginaire que Freud décida de rompre le traitement. Lacan :

Son intervention à lui, sa conception, ses préjugés sur la position [de la patiente] doivent bien être pour quelque chose dans la rupture de la situation.

En 1957, l'enjeu doctrinal de cette discussion était R.S.I., une thésaurisation susceptible d'informer une autre manière de psychanalyser. En 1963, l'enjeu doctrinal consistera, dans le droit-fil de l'invention de l'objet petit a, à formuler comment le psychanalyste doit se situer par rapport à ce petit a. En un certain sens, Freud (avec ce cas de la jeune homosexuelle) sert à Lacan de prétexte, même si, politiquement, préciser exactement de quoi est faite la limite de l'analyse avec Freud, ne plus se contenter de dire que « Freud est pour quelque chose » dans la constitution de cette limite, est très important.

Et c'est donc afin de cerner cette limite, de montrer qu'il y a un possible au-delà de Freud, que Lacan va être amené à élever le passage à l'acte de cette homosexuelle à la dignité du paradigme. Le « laisser tomber » qu'il réalise ne serait pas une des modalités possibles de passage à l'acte (à mettre aux côtés de Dieu sait quoi : se brûler vif, ou se noyer, ou se pendre, qui est une façon de mourir debout, ou encore de la cachexie vésanique, si impressionnante, de Christine Papin) ; il serait, au contraire l'effectuation même de ce qui est en jeu dans quelque passage à l'acte que ce soit. Lacan l'a déjà annoncé,

Ce *niederkommen* est essentiel à toute subite mise en rapport du sujet avec ce qu'il est en tant que petit a.

La semaine suivante, un 23 janvier, il y reviendra encore :

Ce laisser tomber, c'est le corrélat essentiel de ce que je vous ai indiqué la dernière fois du passage à l'acte³².

La sténotypiste avait écrit « Se », « Se laisser tomber », Même erronée, cette transcription sonne juste, car il ne s'agit de rien d'autre, nous l'avons vu, que de laisser tomber « soi », et c'est ce que « réalise » le passage à l'acte. Le passage à l'acte réalise quelque chose qui est justement en train de se réaliser, qui même est réalisé dans la réalisation de l'acting-out. L'acting-out présente une dimension théâtrale, Lacan l'a soulignée, mais au sens où la scène est répétée en l'absence d'un public dûment constitué. La réalisation de l'acting-out correspondrait, pour ainsi le dire, à une Première, une Première qui, pour une raison de structure, n'aurait pas, ne saurait avoir de suite. Une autre analogie pourrait être la Performance artistique, celle qui n'a lieu qu'une seule et unique fois. Car la suite, car la réaction immédiate à cette présence d'un premier public, c'est le passage à l'acte, dont on peut dire que si un vœu le constitue, ce vœu se formulerait de la façon suivante : « Qu'arrive donc ce qui arrive ! », ou « Qu'il arrive ce qui arrive ! », la formule de l'impossibilité et donc du caractère réel du passage à l'acte étant alors celle-ci, à la fois proche et différente de la

³² J. Lacan, *L'angoisse*, séance du 23 janvier 1963, p. 3 (211), p. 114.

précédente : « Qu'il arrive ce qu'il arrive », formule tautologique et inarticulable comme telle car elle subvertirait rien de moins que le langage lui-même où, justement « un chat » n'est pas « un chat », ni « un sou » « un sou ». Ce que le langage ne peut pas est porté par le réel. Autrement dit, il n'y a pas de « passage » à l'acte, le « passage à l'acte » est un concept fallacieusement nommé, si l'on entend par là que quelque chose de langagier se réaliserait dans l'acte. L'acte, au contraire, réalise quelque chose à quoi le langage ne peut en aucune façon accéder.

Cette « solution » du passage à l'acte est assez proche de celle, masochiste, dont Lacan parlait déjà dans son écrit sur *Les complexes familiaux*³³, hormis le fait que, dans ce texte au régime hégélien, le masochisme intervenait comme résolution d'un stade de la libido et levier du passage au stade suivant, alors qu'ici, dans la perspective structurale de *L'angoisse*, le masochisme a la valeur d'un acquiescement en impasse mais ayant valeur d'appropriation.

Nous voici donc avec cette pratique de Freud, que Lacan, d'abord prudent, donne comme « unique³⁴ » chez Freud ; bientôt, avec la survenue d'autres énoncés, cette prudence sautera.

Dès la séance précédente, Lacan avait déclaré :

[...] Freud sent que quelque avance spectaculaire [sic !] que fasse la patiente dans son analyse, ça lui passe, si je puis dire, comme de l'eau sur les plumes d'un canard. Et s'il désigne nommément cette place qui est celle du petit a dans le miroir de l'Autre, par toutes les coordonnées possibles, bien sûr sans avoir les éléments de ma topologie, mais on ne peut pas dire plus clairement, car il dit, ici, ce devant quoi je m'arrête, je bute, c'est quelque chose comme ce qui se passe devant [« dans », corrige AF] l'hypnose³⁵.

Lacan fait donc parler Freud. Que disait Freud exactement ? Ceci :

Son analyse faisait un peu l'impression d'un traitement hypnotique, où la résistance se replie de la même façon jusqu'à une frontière déterminée, au-delà de laquelle elle s'avère ensuite invincible³⁶.

L'improvisation de Lacan prêtant sa voix à Freud n'est donc pas si mauvaise, et sans doute force-t-elle les choses beaucoup moins que l'on peut le penser à première vue. La métaphore, si juste ici, même si Lacan l'adore, de l'eau sur les plumes d'un canard pour signifier l'indifférence de la jeune fille aux interprétations que Freud lui livre généreusement (au lieu de la laisser parler, c'est toute la métaphore de l'analyse comme voyage programmé qui est ici en question, qui est, pour tout dire, une connerie³⁷, qui signe le retour de Freud à une position de maîtrise) indique même qu'elle ne les force en rien.

Se référant, tout au long de ce passage, au schéma optique, Lacan va devoir préciser ce qui advient dans l'hypnose et quelles sont les limites de l'hypnose :

³³ Jacques Lacan, *Les complexes familiaux*, Paris, Navarin, 1984 (cet écrit est de 1938).

³⁴ J. Lacan, *L'angoisse*, séance du 23 janvier 1963., p. 3 (211), p. 114.

³⁵ *Ibid.*, séance du 16 janvier 1963, p. 28 (207), p. 110.

³⁶ S. Freud, *op. cit.*, p. 262.

³⁷ Lacan a donné à ce terme un statut de concept (cf. Jean Allouch – *Allo Lacan ? – Certainement pas !*, Paris, EPEL, 1998, préface).

Le sujet, dans le miroir de l'Autre, est capable de lire tout ce qui est là, au niveau de ce petit vase pointillé, tout ce qui est spécularisable, on y va. [...] la seule chose qu'on ne voit pas dans l'hypnose, c'est justement le bouchon de carafe lui-même, ni le regard de l'hypnotiseur qui est cause de l'hypnose. La cause de l'hypnose ne se livre pas dans les conséquences de l'hypnose³⁸.

Lacan prend donc au pied de la lettre l'« impression » de Freud ; il identifie purement et simplement la situation de cette analyse comme une situation hypnotique.

Si elle est centrale [« elle », la cause de l'hypnose] c'est parce qu'elle est là, dans le cas de la jeune homosexuelle, ce dont il s'agit ; c'est justement ce qui doit nous éclairer, à savoir une certaine promotion du phallus comme tel à la place du a.

L'estocade est alors possible, celle que constitue la déclaration qu'on chercherait en vain en 1957 selon laquelle (je souligne)

Cette analyse se termine en ceci que *Freud la laisse tomber*.

Par rapport à Dora, ici

la fonction du a, de l'objet, est si prévalente qu'elle a été jusqu'à passer dans ce réel, un passage à l'acte dont il [Freud] comprend pourtant bien la relation symbolique. Freud donne sa langue au chat, « je n'arriverai à rien » se dit-il, et il la passe à une confrère féminine. C'est lui qui prend l'initiative de la laisser tomber. Je vous laisserai sur ce terme pour le livrer à vos réflexions, car vous sentez bien que ce souci va à viser une référence essentielle dans la manipulation analytique du transfert.

On peut juger géniale, ou au contraire complètement à côté de la plaque l'opération à laquelle se livre ici Lacan. Il ne manquerait pas d'arguments sensés pour en contester la pertinence. Étant donné l'importance du concept de « désistement » (*Auswich* ; *ausweichen* : faire place, s'effacer, échapper à, se dérober ; sens figuré : esquiver, éluder) dans ce texte de Freud (l'homosexualité comme désistement à l'endroit d'une position hétérosexuelle bel et bien acquise, soit le contraire de la position la plus généralement citée de Freud : l'homosexualité comme inachèvement), il ne paraîtrait nullement malvenu de dire que Freud « se désiste », plutôt que de dire qu'il « laisse tomber » la jeune fille. D'ailleurs, il ne la laisse pas tomber au même sens exactement qu'elle se laisse tomber par dessus le parapet, puisqu'il l'envoie à une collègue (l'équivalent de l'hôpital, où la jeune fille s'est trouvée après son passage à l'acte) et que, si je ne m'abuse, cette collègue est en contrôle chez lui, que donc elle va lui parler de ce cas. Grâce à ce dispositif, Freud garderait les rênes, ou mieux encore : les reines.

Freud, pourtant, prend une bien intempestive décision. Curieusement, c'est *avant même* de noter pour nous ses lecteurs que les rêves « trompeurs » de la jeune fille comportaient une part de séduction à son endroit, qu'il nous dit sa décision de mettre un terme à cette analyse pour une raison qui ne résiste guère à l'examen, à savoir le fait que sa patiente transférait sur son analyste son « radical refus de l'homme », provoqué par la déception venue de son père :

Je mis donc un terme à l'analyse *aussitôt* [je souligne] que je pris connaissance de la position de la jeune fille vis-à-vis de son père [...]

³⁸J. Lacan, *L'angoisse*, séance du 16 janvier 1963, p. 28 (207), p. 110.

Lacan va donc, en 1963, appeler cette décision un « laisser tomber ». C'est cliniquement et doctrinalement très fort, pour deux raisons, l'une que je dirai narrative, l'autre pulsionnelle.

Raison narrative

La première tient à la structure du récit du cas. Lacan est, à mon avis, parfaitement légitimé à affirmer que Freud « laisse tomber » sa jeune patiente car, en l'envoyant chez une femme, Freud rétablit la situation à trois, la configuration ternaire de l'acting-out. Parlant avec son analyste femme, s'amourachant d'elle (si tout va bien !), la jeune fille va se retrouver avec un Freud à la même place strictement qu'occupait son père vis-à-vis de sa relation avec la Dame.

On voit tout de suite le bénéfice pour Freud. Au départ de ce traitement, à propos duquel il émet toute sortes de réserves nous indiquant qu'il ne fut pas un traitement analytique, il y avait deux pères, situation intenable, et raison pour laquelle il a été question déjà de l'unicité de la position paternelle. Si la jeune fille devait accepter la proposition de Freud, il n'y en aurait, elle n'en aurait plus qu'un, à savoir Freud. Autrement dit le geste de Freud aurait alors consisté (mais on ne sait pas la suite) à dire au père de la jeune fille : « Dégage », « Pousse-toi de là que je m'y mette », ce qui aurait constitué peut-être, si elle avait été acceptée, une intervention parfaitement fondée, pertinente, une intervention non pas analytique mais sur les conditions de possibilité d'une analyse pour cette jeune fille. Dès lors que Freud ne prenait pas ce père en analyse, il n'y avait guère d'autre voie offerte que celle qui aurait pu consister non pas à analyser la jeune fille (elle aurait alors été mise à la place de son père !) mais à mettre en place les conditions de possibilité de son analyse à elle, *ailleurs* que là où son père aurait dû s'allonger.

Mais ce dispositif proposé par Freud aurait aussi pu offrir un bénéfice non négligeable à la jeune fille, du fait même de cette substitution de Freud à son père. Car Freud lui, aurait eu un lien avec la nouvelle Dame, à savoir l'analyste femme, il l'avait à la bonne, à la différence du père de la jeune fille aux yeux de qui la Dame n'était qu'une tâche à sa réputation.

Quoi qu'il en soit de ce qui s'est passé dans la suite, et que nous ignorons, au moment où il « laisse tomber » la jeune fille (ce qui serait le cas si elle et sa famille avaient dit non à la proposition de Freud, et qui reste, à mon avis, l'issue fort probable de ce traitement) on a donc la structure narrative suivante :

**Acting-out → passage à l'acte /séances avec Freud/ passage à l'acte (de Freud) → acting out
embarras**

Et en effet, Lacan ne reculera pas à qualifier comme étant un passage à l'acte, la décision de Freud de laisser tomber la jeune fille :

Sans voir en quoi il est embarrassé...

Il est « embarrassé » au sens castillan de « enceint » : en tant qu'en position d'hypnotiseur, il contient petit a, la cause non imaginarisable de l'hypnose, et ayant, comme tel, une valeur phallique

..., il est ému, comme il le montre, assurément, devant cette menace à la fidélité de l'inconscient...

Il s'agit de toute la discussion sur les rêves trompeurs

..., il passe à l'acte³⁹.

La critique des limites de l'analyse freudienne est donc précise, et focalisée sur ce cas :

L'étrange, c'est que Freud laisse tomber devant ce grippage de tous les rouages, il ne s'intéresse pas à ce qui les fait justement gripper, c'est-à-dire le déchet, le petit reste, ce qui vient tout arrêter et qui est là ce qui vient en question.

Raison pulsionnelle

J'ai dit « pulsionnelle » l'autre raison majeure qui nous fait accréditer la formulation lacanienne de la décision de Freud comme un « laisser tomber ». Pour saisir ceci, il y a lieu de faire une dernière excursion en 1957. Évoquant un des rêves « trompeurs » et, plus précisément encore ce qu'ils comportaient de tentative de séduction de Freud, Lacan, une fois de plus, fait parler Freud :

— *Je crois que l'intention de m'induire en erreur était un des éléments formateurs de ce rêve. C'était aussi une tentative de gagner mon intérêt et ma bonne disposition, probablement pour [plus tard, ajoute AF] me désillusionner d'autant plus profondément*⁴⁰.

Puis commente :

La pointe apparaît ici de cette intention imputée au sujet, de le captiver, lui, Freud, pour le faire tomber de son haut, pour le faire choir de d'autant plus haut qu'il serait pris davantage dans la situation. À entendre l'accent de cette phrase, il n'est pas douteux qu'il y ait ce que nous appelons une action contre-transférentielle. Le rêve est trompeur, Freud ne retient que cela [...]

Autrement dit : Lacan est fondé à dire que Freud « laisse tomber » la jeune fille, pour cette raison que ce qui le menaçait lui c'était que la jeune fille le laisse tomber. Encore eût-il fallu pour cela que Freud se laissât duper par cette manœuvre séductrice et qu'il fût, pour la mise en œuvre de cette stratégie analytique, libre de ses mouvements. Selon Lacan en 1957, il ne l'était pas :

Au lieu d'emprunter cette voie, disons les choses d'une façon un peu grosse [sic !, il s'agit de grossesse], il prend la chose comme dirigée contre lui.

C'est aussi, dit-il, une tentative de m'embobiner, de me captiver, de faire que je la trouve très jolie. Cette phrase de plus suffit à nous instruire. Elle doit être ravissante, cette jeune fille, pour que, comme Dora, Freud ne soit pas complètement libre dans cette affaire. En affirmant qu'il lui est promis le pire,

³⁹ *Ibid.*, p. 33 (241), p. 126.

⁴⁰ J. Lacan, *La relation d'objet*, *op. cit.*, p. 107. À confronter avec ce qu'écrit Freud (cf. S. Freud, *op. cit.*, p. 263-264). La suite de la citation est également à confronter avec la transcription AF : « Ici la pointe apparaît de cette intention imputée au sujet de venir dans cette position de le captiver, de le prendre lui, dit Freud, pour le faire tomber de plus haut, pour le faire choir d'autant plus haut qu'il est jusque-là quelque chose où en quelque sorte lui-même, peut-on dire, est pris dans la situation, car il n'apparaît absolument pas douteux à entendre l'accent de cette phrase, qu'il y a ce que nous appelons une action contre-transférentielle. Il est juste que le rêve soit trompeur, et il ne va ne retenir que cela ».

ce qu'il veut éviter, c'est de se sentir lui-même désillusionné. C'est dire qu'il est tout prêt à se faire des illusions. À se mettre en garde contre ces illusions, déjà il est entré dans le jeu. Il réalise le jeu imaginaire. Il le fait devenir réel puisqu'il est dedans.

Voici le texte AF, sans doute beaucoup plus proche des propos de Lacan quoique assez charabia :

Mais si ceci est très bien vu par Freud [ceci : il s'agit de vérité et de mensonge dans le rapport du sujet à l'Autre], il semble que lui échappe que c'est un vrai transfert, à savoir que c'est dans l'interprétation du désir de tromper que la voie est ouverte, au lieu de prendre cela pour quelque chose qui est – disons les choses d'une façon un peu grosse – dirigé contre lui.

Freud, disons-le ainsi, prend ces rêves mensongers en tant que parade imaginaire ; Lacan propose d'y lire l'intervention d'un sujet symbolique, c'est-à-dire capable de tromper (et l'on peut se souvenir ici du sujet humain défini par Lacan comme un animal susceptible de faire des traces telles qu'on croit qu'elles sont vraies alors qu'elles sont fausses, l'animal s'en tenant à un usage de fausses traces).

Car il a suffi qu'il ait fait cette phrase de plus : « c'est aussi une tentative de m'embobiner, de me captiver, de faire que je la trouve jolie » – et elle doit être ravissante cette jeune fille, pour que, comme pour Dora, il ne soit pas complètement libre dans cette affaire –, et ce qu'il veut éviter c'est justement qu'il affirme qu'il lui est promis le pire, c'est-à-dire quelque chose où il se sentira lui-même désillusionné, c'est-à-dire qu'il est tout prêt à se faire des illusions, déjà il est entré dans le jeu, il réalise le jeu imaginaire.

La jeune fille ne « doit » pas être ravissante, il n'y a nul besoin de le supposer ; elle est tout simplement belle, Freud le dit dès le second paragraphe de son texte : « belle et intelligente ». Et donc, étant donné l'importance de sa beauté dans la discussion de son cas, je propose de la désigner désormais et faute de son nom comme la belle homosexuelle.

La phrase que Lacan prête à Freud n'est pas une citation littérale mais pas non plus si éloignée des propos de Freud :

Je crois pourtant qu'à côté de l'intention de m'induire en erreur, il y avait aussi dans ses rêves une part de séduction ; c'était aussi une tentative pour gagner mon intérêt et ma bonne opinion, peut-être afin de me décevoir d'autant plus profondément par la suite⁴¹.

En revanche, il y a un point que Lacan ne discute ni en 1957 ni en 1963 et qui fut, pour Freud, décisif car ce fut sur ce trait qu'il régla sa position (ce que Lacan appelle son « transfert imaginaire »). Freud remarquait la « contradiction très grande » entre les rêves de la jeune fille et « les manifestations de son état de veille » qui sont essentiellement des pensées qu'elle lui disait tout de go : qu'elle souhaitait se marier pour avoir la paix et « vivre sans gêne ses penchants réels », que l'homme ne lui poserait pas de problèmes, qu'elle en viendrait à bout et que, comme la Dame, elle aurait des relations sexuelles « en même temps » [!]⁴² avec un homme et avec une femme. C'est la « contradiction » de ces déclarations avec les rêves de normalisation qui alerte Freud et lui fait dire à la belle homosexuelle qu'elle veut le tromper. En quoi a-t-il tort, s'il a ici tort, comme Lacan le prétend ? En ceci qu'il s'agit de déclarations,

⁴¹ S. Freud, *op. cit.*, p. 264.

⁴² Cette partouze évoquée l'est aussi dans le texte allemand : *gleichzeitig*.

de conjectures stratégiques que lui livre la jeune fille, de sa politique érotique. Il s'agit *de ce qu'elle pense et non pas de là où elle est*⁴³. Or, en la prenant au niveau de ses rêves, au niveau du transfert symbolique, sans doute se serait-il approché de ce qu'elle était, lui permettant ainsi de s'en approcher elle-même.

Lacan ne dit pas, ne peut pas dire, à cette époque antérieure à l'invention de l'objet petit a, que ce réel du jeu avec Freud de la jeune fille est que Freud soit laissé tomber en tant qu'objet pulsionnel. En revanche, il déclare, en 1957 (transcription AF) :

À partir de ce moment-là il le fait devenir réel puisqu'il est dedans, et d'ailleurs ça ne rate pas car dans la façon dont il interprète la chose, il dit à la jeune fille que son intention à elle est bien de le tromper comme elle a coutume de tromper son père. C'est-à-dire qu'il coupe court tout de suite à ce qu'il a réalisé comme le rapport imaginaire, et d'une certaine façon son contre-transfert là aurait pu servir, à condition que ce ne fût pas un contre-transfert, à condition que lui-même n'y croie pas, c'est-à-dire qu'il n'y soit pas.

Lacan critique Freud non seulement pour s'être réglé sur le transfert imaginaire *mais aussi et peut-être surtout pour avoir cassé, par son interprétation, ce transfert imaginaire*. Freud avait « réalisé » (réalisé au sens fort, au sens où l'imaginaire est réel) ce transfert imaginaire ; s'il s'était focalisé sur le transfert symbolique, il n'aurait pas cassé le transfert imaginaire, mais, au contraire, en aurait joué. Au lieu de cela, cette chose précieuse, voici qu'il la casse en l'interprétant. Pourtant ce sera seulement en 1963, avec l'étude de l'objet petit a dans son rapport à l'analyste, que Lacan formulera précisément ce qui s'est passé, en quoi aura consisté l'erreur de Freud.

On peut dire, avec Lacan, que Freud « laisse tomber » la jeune fille, précisément parce qu'il se refuse au risque d'être laissé tomber par elle (il s'agit de la même pulsion, de la castration de la pulsion scopophilique). S'il avait pris la voie signalée par Lacan, Freud aurait ouvert la possibilité que cette jeune fille le laisse tomber lui, mais lui comme support ou porteur d'un regard, ou même – car tel aurait été le moment, le *kairos* où cet acte aurait été pour elle possible – en tant que regard. Et sans doute, aurait-il fallu, pour arriver à ce moment conclusif de son analyse, qu'elle réalise à quel point ce regard était de l'ordre de l'excrément (cf. l'expression « c'est de la merde » pour signifier qu'une chose n'a pas d'importance).

Étant donné ces deux raisons, l'on peut accorder à Lacan un CQFD. Ayant en tête cette analyse du cas de la jeune homosexuelle, nous pouvons relire, en lui donnant un peu de chair, la déclaration qui fut notre départ :

[...] la référence au transfert, à la limiter uniquement aux effets de répétition, aux effets de reproduction, est quelque chose qui mériterait tout à fait d'être étendu, et que la dimension synchronique risque – à force d'insister sur l'élément historique, sur l'élément répétition du vécu – risque, en tout cas, risque de laisser de côté toute une dimension non moins importante, qui est

⁴³ Cf. la réécriture lacanienne du Cogito « Là où je pense, je ne suis pas, là où je suis, je ne pense pas », et ses prolongements dans le séminaire *L'acte psychanalytique* où un mathème, basé sur cette réécriture lie trois vecteurs respectivement désignés comme aliénation, transfert, vérité.

précisément ce qui peut apparaître, ce qui est inclus, latent, dans la position de l'analyste, par quoi gît, dans l'espace qui le détermine, la fonction de l'objet partiel

VI L'érotique de l'IPA

À quoi l'on peut ajouter que la situation que Freud recompose par son passage à l'acte est strictement isomorphe à celle qu'au même moment il mettait en place avec Anna et Lou. Il n'est pas jusqu'au style courtois du lien homosexuel qui ne soit semblable (Lou en position de Dame, et pas de relation sexuelle). Il y occupe la même place paternelle.

Et maintenant, un peu de psychanalyse-fiction, débouchant pourtant sur une étrange vérité : la jeune fille, en acceptant la proposition finale de Freud, et pour autant que son analyse n'ait pas été menée jusqu'à son terme (qu'elle ait buté sur le complexe de castration au lieu de laisser tomber le regard du père) aurait pu être confirmée comme « homosexuelle » et devenir une freudienne (au sens où existerait un Freud, père de la psychanalyse). Tous les « freudiens », en ce sens, sont des « homosexuelles ». L'IPA est un mouvement « lesbien », ce que Freud, d'ailleurs, pour ne parler que de la plus notoire de ses relations avec ses élèves, voulut imposer à Ferenczi et que celui-ci, pris dans la même problématique, lui refusa (qu'il se laisse traiter comme une femme par un père). Il était logique que Freud ait voulu et mis à la tête de l'IPA une lesbienne en la personne de sa propre fille.

Et l'on voit donc Lacan, désormais averti de cet état des choses, en conclusion de sa reprise du cas de la jeune homosexuelle, modifier le sens du slogan « retour à Freud ». « La chose freudienne, dit-il, c'est ce que Freud a laissé tomber⁴⁴ ».

La limite de l'analyse avec Freud n'est donc rien d'autre que la place de Freud père de la psychanalyse. Mais cette place, en ce début de l'année 1963, s'éclaire d'un nouveau jour. Elle est celle de l'hypnotiseur, celle où gît l'objet partiel marqué de la valeur phallique.

Elle est cette place, Lacan le note aussi juste avant sa redéfinition du retour à Freud, d'où la féminité ne peut être qu'un point d'achoppement, qu'un continent rendu « noir » par la fascination de tous les freudiens (au sens susdit) sur la question : « Que veut la femme ? ». Cette fascination comporte sa part de semblant, car, pour être posée d'un certain lieu (celui de Freud-le père), cette question n'est pas sans comporter, comme il se doit, sa propre réponse. Que dit cette réponse ? Que la femme veut... une autre femme. C'est donc une réponse en abyme ; d'où la fascination ; et ce que Lacan appelle « l'achoppement de la pensée de Freud » sur cette féminité qui « se dérobe » – forcément, tout le dispositif lesbien de l'IPA est fait pour ça.

Mais quelles sont les conséquences de cette configuration (de laquelle Lacan et ses élèves devaient absolument se dégager dès lors qu'était repérée la fonction de l'objet petit a) au niveau de la pratique analytique ? Ce que nous avons étudié ici concernant le cas de la jeune

⁴⁴ J. Lacan, *L'angoisse*, séance du 23 janvier 1963., p. 35 (243), p. 127.

homosexuelle permet de donner notre accord à cette perspective, que Lacan avait annoncée juste avant de revisiter ce cas, d'une pratique analytique fondée sur l'analyse comme espace de l'objet partiel, et non pas sur l'analyste comme lieu où gît, définitivement enkysté par l'empaternement freudien, cet objet partiel du coup phallicisé. Freud, disait Lacan, désigne l'angoisse de castration comme limite de l'analyse parce qu'il restait, pour son analysé, « le siège, le lieu de l'objet partiel⁴⁵ ». La chose est limpide, pouvons-nous conclure, avec le cas de la jeune homosexuelle.

Une telle position bloque par avance l'érotique analytique dans ce qu'elle peut présenter de variétés. Mouvement typique : Freud rejette l'amorce de séduction dont la jeune fille fait preuve à son endroit, il la renvoie à une autre femme et à cette homosexualité féminine qui lui convient, apparemment si bien, qui se marierait si bien avec sa père-version. Freud, siège de l'objet partiel phallicisé, est intouchable érotiquement. Que les femmes baisent entre elles ou pas, et que les hommes baisent ou ne baisent pas les femmes, ou qu'ils baisent entre eux, peu importe. Le phallus qui les regarde est entre de bonnes mains.

Telle nous apparaît la pastorale analytique. La pastorale analytique n'est ni plus ni moins qu'un père qui se masturbe. Il y a un bon mot de Lacan là-dessus, rapporté par Juan-David Nasio⁴⁶ :

Vérifiant la traduction en espagnol des *Écrits*, Nasio tombe sur une curieuse *mano del mono*, « main du singe ». Il va voir Lacan, l'interrogeant :

- Qu'est-ce que c'est que cette « main du singe » ?
- C'est la masturbation !
- Mais il s'agit de Freud !
- Vous ne saviez pas que Freud était un grand masturbateur ?

Salvador Dali, qui fit un portrait de Freud, n'était pas loin, avec son grand masturbateur.

⁴⁵ *Ibid.*, séance du 9 janvier 1963, p. 23 (172), p. 92-93.

⁴⁶ Jean Allouch : — *Allô, Lacan ? — Certainement pas !*, op. cit., p. 182.

Résumé

Le cas d'homosexualité féminine publié par Freud en 1920 est ici remis dans son contexte historique, celui d'un Freud paternellement favorable à ladite homosexualité. On étudie de façon critique la façon dont Lacan, en 1962-63, revisite ce cas désormais pris par lui comme pierre d'angle susceptible de faire valoir comment peuvent être dépassées les limites de l'analyse freudiennement conçue (le « complexe de castration »). Le passage à l'acte n'est alors plus tant pris pour sa valeur expressive (réalisation d'un fantasme d'accouchement) que comme un fait de structure exemplaire du rapport du sujet à l'objet petit a. Centré sur le transfert paternel imaginaire, Freud laisse tomber la jeune fille au lieu de se mettre en position d'être laissé tomber par elle en tant que petit a, en l'occurrence en tant que regard. L'enjeu est aussi politique : Freud confiait l'IPA à sa fille lesbienne, cette même IPA qui est en train de juger la pratique de Lacan en 1962-63.

Mots clé : paternité, homosexualité féminine, transfert, acting-out, passage à l'acte, objet petit a, phallus, pulsion, castration, pratique analytique.